

CET ÉTÉ-LÀ – Chapitre 1

Région parisienne – Juillet 2015

Il a survécu. C'est ce que tout le monde répète. Un miraculé a dit l'urgentiste. Une chance folle, a enchéri l'infirmière. Pourtant, depuis son réveil, Aurélien a l'impression de marcher dans un brouillard épais, comme si son esprit errait dans les limbes. Dans cet entre-deux où ses souvenirs se dérobent dès qu'il tente de les saisir.

Cela fait plusieurs jours qu'il est sorti du coma. L'accident remonte à deux semaines : trop de vitesse, une nuit sombre, un virage, la voiture projetée contre un arbre. Un choc si violent que les secours ont mis plus d'une heure à le désincarcérer du tas de tôle écrasée. Bilan : un poignet fracturé, plusieurs côtes fêlées, une entorse cervicale due au choc, et surtout un traumatisme crânien qui l'a plongé dans le coma pendant douze jours.

Mais ce n'est pas la douleur physique qui le tourmente. Depuis qu'il a repris conscience, tout est brouillé. Des images sans suite, des éclats de voix, des odeurs qui surgissent puis disparaissent aussitôt. Rien ne s'assemble. Rien ne tient.

La première fois que le médecin l'avait examiné, il lui avait posé une série de questions destinées à évaluer ses capacités cognitives et mnésiques. Quand il lui avait demandé l'année en cours et son dernier souvenir, Aurélien avait senti une vague de confusion l'envahir :

— Euh... Nous sommes en... euh... 2000 ? Non... Je ne sais plus... On revenait de la rivière avec Axelle et Ryan. C'est flou... j'ai du mal à me rappeler...

Le médecin avait hoché la tête, sans surprise.

— Nous sommes en 2015, Aurélien. Vous avez eu un grave accident de la route il y a quinze jours. Vous venez de sortir du coma. Ce que vous décrivez ressemble à une amnésie rétrograde, mais pas totale. C'est assez fréquent après un traumatisme crânien.

Il s'était rapproché du lit, parlant d'une voix calme.

— Votre mémoire ancienne, celle d'avant l'accident, est encore là, même si elle peut être un peu brouillée. Imaginez votre mémoire comme une bibliothèque géante où chaque rayonnage correspond à un thème, une époque particulière. Le choc de l'accident a fait voler tous les livres qui représentent vos souvenirs. C'est le bazar, tout peut être mélangé. Et ce sont les événements les plus récents qui sont les plus éparpillés. Certains peuvent être perdus. C'est pour cela que vous confondez un peu le présent et le passé. Votre cerveau essaie de combler les vides avec ce qu'il connaît encore.

Aurélien avait cligné des yeux, comme s'il tentait de retenir les mots.

— Donc... j'oublie des choses qui viennent d'arriver ?

— Non, votre mémoire immédiate fonctionne très bien. Cela peut prendre du temps pour que votre cerveau fasse le tri. Il se peut que certains rayonnages restent vides. C'est temporaire dans la majorité des cas. Votre mémoire va revenir par fragments, parfois de manière désordonnée. On va vous accompagner afin que tout cela se remette en place progressivement.

Le médecin lui avait adressé un sourire rassurant.

— Reposez-vous. Je repasserai vous voir tout à l'heure.

Alors qu'il plonge dans le sommeil, des images paraissent devant ses yeux clos : une jeune fille, un canoë sur une rivière, l'écho de rires lointains...

Aurélien ouvre péniblement les yeux et tourne la tête. Une jeune femme est assise dans le fauteuil près de lui. Clotilde serre contre elle un vieux mouchoir en reniflant doucement. Derrière les paupières rouges et gonflées d'avoir trop pleuré, il aperçoit ses beaux yeux bleus entourés de longs cils délicats. Ses traits fins sont tirés par la fatigue et l'angoisse de ces derniers jours ; quelques mèches blondes restent collées sur son visage pâle. Le voyant réveillé, elle se rapproche de lui et pose sa main sur la sienne. Surpris, Aurélien la retire. Une larme coule sur la joue de la jeune femme, mais elle lui sourit :

— Je suis là, mon amour, ça va aller.

Pour la première fois depuis son réveil, elle lui raconte l'accident, la voiture, les secours et sa peur de le perdre. Les douze jours d'attente, les nuits sans sommeil et l'angoisse qui lui serre toujours la poitrine. Pendant qu'elle parle, elle sent son regard posé sur elle : attentif, concentré, mais aussi perplexe. Il la regarde comme on regarde quelqu'un qu'on a connu un jour, mais qu'on arrive plus à resituer. Quelqu'un d'important, mais dont le nom, la place et l'histoire nous échappent encore.

Aurélien est là, bien présent, mais une distance imperceptible s'est glissée entre eux. Ses réponses sont brèves, polies, comme s'il avait peur de dire une bêtise. Il hoche la tête, pose parfois une question, mais semble en même temps si loin et étranger à ce qu'elle lui raconte d'elle, d'eux. Et dans ses yeux, Clotilde ne retrouve plus cette étincelle qui, autrefois, suffisait à la rassurer. Ce n'est pas de l'indifférence, non. Plutôt une absence involontaire. Comme si elle lui parlait en pleine finale de Coupe du monde, au moment des tirs au but.

Elle est interrompue par l'entrée dans la chambre d'une infirmière. Clotilde garde un sourire sur ses lèvres. Un sourire un peu crispé, mais qu'elle refuse de laisser tomber. Elle tente de se rassurer en se répétant mentalement les paroles du médecin, encore et encore, comme un mantra auquel elle s'agrippe pour ne pas sombrer : *amnésie rétrograde partielle... c'est normal... ça peut revenir...* Avec le choc, les

souvenirs d'Aurélien se sont mélangés, certains se sont dissous. Comme le comprimé que l'infirmière vient de déposer dans son verre et qui se délite en volutes laiteuses.

— Sur le plan clinique, tout va bien, annonce la soignante en retirant le brassard du tensiomètre. Vous avez mal quelque part ce soir ? Je peux vous ajouter un antidouleur au besoin.

— Non, c'est bon, répond Aurélien, laconique.

— Non merci, mademoiselle, remercie Clotilde, un sourire fatigué aux lèvres. *Juste un comprimé pour remettre la cervelle de mon mari à sa place et ça ira*, pense-t-elle en reprenant sa place près du lit.

La jeune femme sort son téléphone de son sac. Le neurologue lui a conseillé de lui parler, de lui montrer des photos, des vidéos... bref, de stimuler sa mémoire autant que possible. Alors elle s'y applique, patiemment, espérant qu'une étincelle finira par se rallumer. Elle lui raconte leur rencontre, leur vie, leurs projets, et ponctue chaque souvenir d'une image, d'un petit film pour ancrer ses mots dans quelque chose de tangible, pour lui prouver — et peut-être se prouver à elle-même — que tout cela a vraiment existé.

À sa sortie du coma, lorsque le médecin a expliqué à Aurélien qu'il avait eu un grave accident, des images brèves, mais nettes lui sont apparues : un cri d'abord, des lumières vives, rouges et bleues. Et le sang. Beaucoup de sang. Et aussi une silhouette, cachée dans la pénombre. La cause de sa sortie de route ? Impossible à dire. Très vite, d'autres fragments de souvenirs ont affleuré, sans logique apparente : des rires dans un canoë, une partie de cartes à la nuit tombée, une cité médiévale, un feu d'artifice et une odeur de shampooing à la vanille.

Clotilde lui montre leurs vacances à Étretat, en mai dernier. Aurélien lui sourit et se force à se concentrer. Il sait qui elle est, il a fini par la reconnaître — le médecin a dit que c'était très encourageant. Clotilde. La fille blonde aux yeux pétillants de son cours d'anglais, à la fac. En 2002. Ce souvenir-là semble moins flou que le reste. Ses cheveux clairs coupés courts encadrent toujours ses grands yeux bleus. Son nez fin, ses taches de rousseur, tout est là, presque inchangé. Seule la lumière crue de la chambre d'hôpital ternit un peu son teint.

Pourtant, quelque chose le déroute. La femme assise devant lui lui ressemble, bien sûr, mais pas tout à fait. Comme si le temps avait filé plus vite qu'il ne l'avait imaginé, comme si elle avait vécu dix ans qu'il n'avait pas vu passer. Et d'une certaine manière, c'est vrai puisqu'il ne s'en souvient plus. Il la regarde, troublé par cette sensation de décalage que son souvenir et la réalité ne coïncident plus parfaitement.

Et lui ? Toujours à Paris... vraiment ? Il peine à rattacher les morceaux. Les événements, les choix de vie, les années : tout se brouille, se superpose, se contredit. Il entend des prénoms qui ne lui disent rien. Il se voit en photo avec des inconnus qu'il serre dans ses bras, lui donnant l'impression que ces images appartiennent à la vie

d'un autre, que sa propre existence lui glisse entre les doigts. Alors il écoute plus attentivement « sa femme ».

Aurélien et Clotilde se connaissent depuis le collège. Ils ont grandi en se croisant dans les couloirs, puis aux anniversaires d'amis communs, sans jamais vraiment se parler. C'est lors d'un réveillon de la Saint-Sylvestre, douze ans plus tôt, que tout a changé. Clotilde venait de vivre une rupture difficile et noyait son chagrin dans un mojito-fraise, son cocktail préféré. Aurélien s'était approché d'elle avec un sourire amusé :

— Il me semble que la dernière fois que je t'ai vue avec ce cocktail à la main, tu n'étais pas vraiment en état de rentrer seule... ! Je crois que c'était pour les 25 ans de Pam ? Qu'est-ce qu'elle devient d'ailleurs ? J'ai entendu dire qu'elle était partie à Londres vivre une histoire d'amour avec un Brésilien rencontré en vacances au Portugal... Ou alors il était Allemand ? J'hésite aussi avec cet Italien qu'elle avait ramené à la soirée de Paul... Quoi qu'il en soit, il semble qu'elle a su mettre à profit son parcours Erasmus !

Clotilde l'avait regardé avec de grands yeux ronds, étonnée qu'Aurélien Moreau puisse connaître aussi bien les péripéties sentimentales de son amie alors qu'il paraissait si détaché du reste du monde, d'ordinaire. Elle avait éclaté de rire, confirmant ses dires et ajoutant au passage quelques conquêtes supplémentaires à la liste déjà bien fournie de leur amie commune. Ils avaient passé la soirée à évoquer leurs anciens camarades, à lever leurs verres, à rire jusqu'aux larmes en se remémorant des visages presque oubliés. Quand minuit avait sonné, ils s'étaient embrassés pour la première fois. Et, à partir de ce moment-là, ils ne s'étaient plus quittés.

Clotilde était tombée bien vite sous le charme de ce beau brun un peu mystérieux, dont la légère mélancolie dans le regard donnait envie de le serrer contre soi. Aurélien était un rêveur, toujours porté par une nouvelle idée, un romantique qui vivait chaque instant avec intensité. Elle avait vu en lui un homme doux, sensible, capable de lui redonner confiance en l'amour.

De son côté, Aurélien s'était laissé happer avec bonheur par l'univers de la jeune femme. Avec elle, il apprenait à canaliser ses idées foisonnantes et ses projets souvent avortés avant même de commencer — le dernier en date étant de fabriquer et vendre sa propre bière. Clotilde, organisée et posée, devenue professeure de français, et Aurélien, dispersé, mais passionné, avaient trouvé un équilibre qui leur convenait. Ils s'étaient mariés un an plus tôt, certains d'avoir trouvé leur place l'un auprès de l'autre.

— Regarde, c'est à l'inauguration du Black Pearl, le bar-restaurant que vous avez ouvert avec Antoine, il y a deux ans. C'est toi qui t'es occupé de la déco !

— Antoine ?

— Ton meilleur ami, et ton témoin de mariage ! Enfin, tu t'en souviendras vite, c'est sûr ! essaie-t-elle de se convaincre.

Aurélien fixe la photo. Il enlace par le cou un grand gaillard au cigare coincé entre les lèvres, pouce levé en signe de victoire. Il ferme les yeux pour retrouver la scène, mais le bar qui lui revient n'a rien à voir : un petit établissement modeste, un néon

rouge qui éclaire le trottoir et un billard en travers de la pièce. Clotilde fait défiler d'autres images. Là encore, pas de billard, mais une ambiance chic et moderne, très loin de ce qu'il croyait se rappeler un instant plus tôt. Il regarde cet ami qu'il ne reconnaît pas. Mais tout à coup, quelque chose se réveille en lui : une nervosité qu'il ne parvient pas à expliquer. Une sensation d'urgence, de malaise comme si quelque chose pesait sur lui... sans réussir à mettre un nom dessus. Il interroge Clotilde : s'est-il passé quelque chose là-bas ? Non, répond-elle tout en sortant un vieil album confié par Julie, la sœur d'Aurélien. Il reconnaît sa famille, leurs vacances en Autriche, quand il avait quatorze ou quinze ans, la maison de sa grand-mère, le gros figuier du jardin. Et alors, les flashs reviennent : des silhouettes d'adolescents, l'odeur de la rivière et le goût des chewing-gums Hollywood-menthe, les scooters mal garés, l'herbe mouillée sous les étoiles et encore cette odeur de shampooing à la vanille.

Soudain, il se sent projeté dans le village de sa grand-mère, dans le sud de la France, près de Carcassonne, où il passait toutes ses vacances d'été. La chaleur écrasante, les parties de pêche, la côte à cailloux, les rires lointains, un vieux vélo, une maison abandonnée, la cabane dans les bois et le serment... tout lui revient par vagues. Une déferlante. Un fragment de vie qui s'impose à lui sans qu'il en comprenne la raison, mais qui le rassure. Il ferme les yeux pendant que Clotilde continue de lui parler, mais il ne l'entend plus et l'image se fait plus nette. Ce soir-là, il avait rejoint Ryan, Julien et Axelle, les seuls à vivre au village toute l'année. Tous les autres, comme lui, n'étaient que des « estivants » : les petits-enfants des anciens, ceux qui débarquaient dès juillet avec leurs valises cabossées et leurs vélos trop petits, persuadés que deux mois suffiraient à refaire le monde. C'étaient ces étés où l'on se retrouvait comme si rien n'avait changé, où l'on reprenait les mêmes chemins, les mêmes jeux, les mêmes promesses. Ces copains de vacances qu'on ne voyait que quelques semaines par an, mais qu'on aimait comme des frères. Ceux avec qui l'on vivait les plus belles journées, les plus longues soirées, les premières fois, les secrets murmurés sur les murets brûlants. Ceux avec qui on se jurait de ne jamais se perdre, à la vie, à la mort. Et pourtant, c'est cette dernière qui avait brisé sa bande à lui.

Cette pensée tourne en boucle dans l'esprit d'Aurélien pendant que Clotilde lui montre la vidéo d'une soirée organisée au bar au début de l'été, mais il ne l'écoute plus. Les images du village prennent toute la place. Quelque chose se réveille, quelque chose d'enfoui, de trop longtemps oublié.

Brusquement, il l'interrompt, la voix plus sèche qu'il ne le voudrait :

— Sophie !

— Pardon ? lui demande Clotilde, le sourire soudain figé.

— Il faut que je parle à Sophie.

Ce texte est protégé par le droit d'auteur.

Toute reproduction, diffusion ou modification, même partielle, est interdite sans autorisation.